

en outre, était suffisamment génial pour posséder les deux; il pouvait réussir en tant que diplomate et rester un universitaire fécond de renommée mondiale dans le domaine de son choix.

Pourquoi Pearson le défendit-il? Barros suggère que c'était en partie en raison du fait que leurs pères étaient tous deux des pasteurs méthodistes, mais surtout parce que Pearson et Norman étaient tous deux des sympathisants soviétiques. Il est incapable de concevoir que Pearson et d'autres personnes du ministère aient pu considérer Norman comme un représentant éminent, loyal envers le Canada, qu'il aurait été injuste de ne pas le défendre et que cette attitude aurait sapé le moral du ministère. Il remarque que Pearson a fait de cette question le symbole de la souveraineté nationale et qu'il était furieux des grossières manigances du comité du Congrès dans sa chasse aux sorcières. Il n'était pas le seul, c'est le sentiment que ressentait la plupart des Canadiens, ce qu'en tant que politicien il ne pouvait ignorer.

Sur la question de l'anti-américanisme, Barros devient insupportable. L'émotion autour de la mort de Norman, prétend-il, a été orchestrée, sinon inventée par le gouvernement. Ce n'était qu'un autre cas « de dénigrement systématique des Américains ... une vieille et honorable tradition au Canada et souvent payante sur le plan politique du surcroît. » (130, 127) Il affirme que les Britanniques avaient donné à Ottawa plus de preuves préjudiciables que ne l'avaient fait les Américains mais avaient été épargnés. « Dénigrer le cousin anglais, expliquait-il, était moins payant que de dénigrer le voisin américain. » Or, le « cousin » avait réuni son information auprès de sources clandestines, appropriées, et il avait rectifié le tir lorsque de nouveaux éléments, portant moins atteinte à la réputation de Norman, avaient fait leur apparition. Notre « voisin », au contraire, avait trafiqué les propres informations du Canada, inventé de fausses preuves et, trahissant la promesse qu'ils avaient faite, remis cette bombe dans les mains des médias du monde entier; le « voisin » était par conséquent en grande partie responsable de la mort de l'un des hommes les meilleurs et les plus brillants du Canada, mais Barros n'accorde aucune importance à ces nuances. La lecture de ce qu'il dit sur ce dénigrement systématique des Américains m'incite à me mettre personnellement dans le camp de ceux qui portent les coups.

Comme le prouve le cas personnel de Barros, il n'est pas impossible de vivre vingt ans dans un pays étranger et de demeurer loyal à son pays d'origine. Toutefois, lorsqu'on est né et qu'on a été élevé à l'étranger, prétend-il, c'est totalement différent. Le foyer de Norman au Japon était canadien et il fréquentait la Canadian Academy à Kobe, mais Barros n'en affirme pas moins que sa loyauté n'avait rien à voir avec celle des « jeunes de son époque qui, ayant grandi au Canada, savouraient